

CATHERINE LACEY

# Personne ne disparaît

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Myriam Anderson

*ACTES SUD*



*à la mémoire de M. G.*



*There sat down, once, a thing on Henry's heart  
só heavy, if he had a hundred years  
& more, & weeping, sleepless, in all them time  
Henry could not make good.  
Starts again always in Henry's ears  
the little cough somewhere, an odour, a chime.*

*And there is another thing he has in mind  
like a grave Sienese face a thousand years  
would fail to blur the still profiled reproach of. Ghastly,  
with open eyes, he attends, blind.  
All the bells say: too late. This is not for tears; thinking.*

*But never did Henry as he thought he did,  
end anyone and hacks her body up  
and hide the pieces, where they may be found.  
He knows: he went over everyone, & nobody's missing.  
Often he reckons, in the dawn, them up.  
Nobody is ever missing.*

JOHN BERRYMAN,  
"Dream Song 29".



Ça se peut qu'il y ait dans ce monde des gens qui sachent lire dans les pensées des autres sans le vouloir, et si des gens comme ça existent, alors je suis à peu près sûre que mon mari est l'un d'entre eux. J'y pense à cause de ce qui s'est passé pendant la semaine où je savais que j'allais partir bientôt, mais pas lui ; je savais qu'il fallait que je lui parle, mais j'échouais à imaginer un moyen de forcer ma bouche à formuler les mots, et comme mon mari peut, sans le vouloir, lire dans les pensées, il a bu beaucoup plus que d'habitude cette semaine-là, surtout des bonbonnes de gin, mais aussi des grandes bières de la supérette. Il entraînait dans une pièce, sirotant sa canette cachée dans un sac en papier, tout sourire, comme si c'était une blague.

Je me mettais à rire.

Il se mettait à rire.

À l'intérieur de notre rigolade, on ne riait pas vraiment.

Le matin de mon départ, il est sorti du lit, s'est habillé, a quitté la chambre. Je suis restée complètement réveillée sous mes paupières verrouillées jusqu'à ce que j'entende la porte d'entrée se refermer. J'ai quitté l'appartement à midi avec mon sac à dos et je

me suis sentie tellement mal, tellement bizarre, qu'au lieu de descendre dans le métro je suis entrée dans un bar. J'ai commandé un double bourbon même si je n'ai pas l'habitude de boire comme ça et le barman m'a demandé d'où je venais et j'ai répondu d'Allemagne, sans raison, ou peut-être pour qu'il n'essaie pas de me parler, ou peut-être parce que j'avais besoin de vivre dans une autre histoire pendant une demi-heure : j'étais une Allemande solitaire, venue voir la Statue von la Liberté et le Square von le Temps et le Park von Central (pas une femme prenant un aller simple pour un pays où elle ne connaissait qu'une seule personne, qui lui avait un jour vaguement offert de profiter de sa chambre d'amis, le genre d'offre, quand elle y repensait, qu'on fait quand on sait qu'elle ne sera pas prise au mot, mais il était trop tard, car ça y était, je la prenais, et voilà voilà voilà).

Un homme s'est installé sur le tabouret d'à côté malgré la longue rangée de tabourets vides, a commandé un jus de canneberge avec rien.

*C'est quoi ton problème, il a demandé. Raconte-moi ton problème, bébé.*

Je l'ai regardé comme si je n'avais pas de problème à raconter parce que c'est ça mon problème, j'ai pensé, ne pas savoir comment le raconter, et c'est pour ça que le truc que je préfère avec la sécurité dans les aéroports c'est que vous pouvez pleurer tout du long, tout ce qui les intéresse c'est de décider si vous allez exploser ou pas. Ils vous fouilleront quand même s'ils veulent vous fouiller. Ils essaieront quand même de détecter du métal en vous. Ils vous gueuleront quand même dessus à propos des ordinateurs portables, des liquides, des gels et des chaussures, et personne ne vous demandera ce qui ne va pas parce que rien ne



va jamais, et ils ne vous accorderont pas un deuxième regard parce qu'ils sont payés pour ne regarder qu'une seule fois. Et pour ça, parfois, certaines personnes leur sont reconnaissantes.

Ils jetaient un œil et faisaient un rapide calcul. Probabilités d'escroquerie : 7 %, prostitution : 4 %, instabilité mentale : 50 %, emmerdements généraux : 20 %, comportement violent : 4 %. Je ne présentais probablement aucun de ces risques, en tout cas pas au premier regard, mais pour tous les automobilistes qui passaient et pour tous les autres habitants de ce pays, j'aurais pu être n'importe quoi, alors ils se contentaient de ralentir, de jeter un œil, d'essayer de deviner et de continuer leur chemin.

Les femmes – elles plissaient rapidement les yeux, faisaient une grimace inquiète, et continuaient. Les hommes (je l'ai appris plus tard) commençaient à me fixer du plus loin possible – les yeux entraînés à ne pas me lâcher au cas où je me révèle être un truc qu'il leur faudrait viser ou capturer – mais ils ne s'arrêtaient presque jamais. De près, je n'étais pas très prometteuse : juste une fille avec un sac à dos, un gilet, des tennis vertes. Et l'air jeune, bien sûr, parce qu'il faut avoir l'air jeune pour se permettre ce genre de vulnérabilité, debout sur un bord de route, à montrer le pâle intérieur de son bras. Il faut avoir l'air à la fois totalement inoffensif et capable, si besoin, d'enfoncer un couteau dans le mou de n'importe quel ventre.

Mais au départ, je ne savais rien de tout ça – j'étais là et j'attendais, sans savoir que porter des lunettes de soleil me laisserait toujours en rade, sans savoir que lâcher mes cheveux voulait dire quelque chose que je ne voulais pas dire, sans savoir que ma posture devait être soigneusement millimétrée, que j'aurais toujours dû me tenir comme une danseuse prête à décoller.

Tout ce que je savais c'était ce que j'avais lu sur cette carte à l'aéroport : plein sud jusqu'à Wellington, traversée par le ferry, puis Picton, Nelson, Takaka, et Golden Bay, la ferme de Werner, l'adresse gribouillée sur un morceau de papier qui avait déclenché tout ça.

Quand l'avion avait atterri ce matin-là, je n'avais pas dormi depuis environ trente-sept heures. Une fois les lumières baissées, j'avais gardé les yeux grands ouverts, mon esprit s'enfonçant dans un horizon sans fin. Je n'avais rien lu ni rien regardé sur l'écran placé à quelques centimètres de mon visage. J'avais écouté les corps endormis respirer ; j'avais essayé de choper des mots sur la fréquence des voix ouatées, à quelques rangs du mien. Les hôtesses ondulaient dans les allées, distribuaient des clins d'œil, pinçaient les lèvres et me passaient des doses très précises de substances alimentaires : boule de pain lisse comme une ampoule ; morceaux de poulet de la taille d'une langue ; trente-deux cacahuètes dans une petite poche métallisée. J'ai même mordu dans une tranche de fromage, sans remarquer le plastique, avant de renoncer à la nourriture.

À la sortie de la zone de retrait des bagages, j'ai observé un homme qui fumait en shootant dans quelque chose le long du trottoir, la lumière du soleil volait en éclats autour de lui comme dans un portrait de

saint. Voilà, c'était ça, le pays dans lequel je m'étais catapultée.

*Comment aurais-je pu ne pas m'arrêter pour vous?* a demandé ma première automobiliste. *Comment ne pas?*

*Je ne sais pas?* j'ai dit. *Comment avez-vous pu?*

La femme a ri mais je n'étais pas en état de percevoir l'humour. Je suppose que c'était drôle, mais quand je lui ai rendu son regard, avec rien sur mon visage, elle a cessé de rire. Un long nez incurvé lui donnait l'air majestueux mais peu flatteur d'un faucon ou d'un toucan. Elle me parlait comme si j'étais une enfant, ce qui m'allait bien parce que je voulais en être une. Ces derniers temps, je n'arrivais plus à me souvenir de ces années, comme si l'enfance était un film dont je n'avais vu que la bande-annonce.

*Vous êtes une fille courageuse, pas vrai? On n'en voit pas beaucoup des comme vous sur la route.*

Il y a un certain type de femmes qui vont déceler la terreur chez quelqu'un, et lui donner le nom de courage.

*Je pensais que beaucoup de gens faisaient du stop ici.*

*Oh, non, pas tant que ça,* elle a dit. *Plus. C'est dangereux partout de nos jours. Vous voulez une poire? Servez-vous, prenez une nashi. J'en ai des kilos, elles étaient en promo à l'épicerie.*

Elle m'a parlé de son fils de onze ans, un accident, quand elle en avait vingt, et j'ai mangé une poire en faisant couler le jus partout, mais elle n'allait que jusqu'à Papakura, alors elle m'a laissée près d'une station-service pas loin de l'autoroute.

*Ne vous laissez pas prendre par des types, vous entendez? Si y en a un qui s'arrête, laissez-le repartir. On*

*garde toujours un œil ouvert, nous les femmes, vous savez. Ça sera pas long avant qu'une autre s'arrête pour vous.*

J'ai dit d'accord, mais je savais que je ne suivrais pas son conseil, parce que je n'ai jamais su refuser une offre, quelle qu'elle soit ; voilà une des rares certitudes que j'avais sur mon propre compte.

Pendant un moment, il n'y a eu aucune voiture à qui montrer mon pouce, mais je suis restée là debout, sans même la moindre curiosité de rigueur pour ce nouveau pays (une ennuyeuse petite montagne, un lac bleu pâle, une station-service, la même que les nôtres sauf que pas exactement). J'avais les lèvres sèches et j'ai pensé au fait que les cellules de chaque corps sont en route vers un manque total d'hydratation et au fait que tous les gens qui sont en vie y pensent tout le temps mais personne ne le dit parce qu'on ne *pense* pas vraiment cette pensée, on l'a, c'est tout, comme on a des orteils, enfin comme la plupart des gens ont des orteils ; et ce savoir que nous sommes tous en train de nous dessécher, c'est lui qui appuie sur l'accélérateur dans toutes les voitures qui emportent les gens ailleurs que là où ils sont, ce qui m'a rappelé que je n'allais nulle part, et j'ai remarqué que pas mal de voitures étaient passées mais qu'aucune ne s'était arrêtée ni même n'avait ralenti, et j'ai commencé à me demander ce qui arriverait si personne ne me prenait, si la première femme avait été un coup de bol et si l'auto-stop était resté dans les années 1970 avec d'autres choses désormais dangereuses – comme la peinture au plomb, certaines variétés de plastique, l'amour libre – et si j'allais rester coincée là pour toujours, à regarder passer les bagnoles, à penser à mes cellules

impuissantes face à leur propre processus de dessèchement.

J'ai décidé d'avoir l'air heureux parce que je me suis dit que les gens seraient plus enclins à prendre quelqu'un d'heureux.

*Je suis heureuse, je me suis dit, je suis une personne heureuse.*

J'ai écarquillé les yeux plus que nécessaire et j'ai espéré que cela exprimerait mon bonheur aux voitures, mais elles continuaient à passer.

Il y en a une qui a klaxonné, comme pour dire, *Non.*

Mon bras est resté tendu longtemps et mon coude a commencé à me faire mal à l'endroit où ils prenaient toujours le sang, et j'ai commencé à tellement m'habituer au passage des voitures que j'ai oublié que le but de tout ça était de grimper dans l'une d'entre elles pour aller quelque part, mais rien ne se suivait – une voiture passait, puis une autre, mais chacune arrivait et repartait toute seule. Et il y avait moi. Et rien ne m'avait suivie – j'étais un coq-à-l'âne humain, absurde et déplacée, une mauvaise blague, une blague qui n'aurait nulle part où faire sa chute. Le ciel avait une bonne couleur de ciel et l'air donnait la sensation d'être sain, et peut-être que c'était le genre de jour qui rappelait aux automobilistes que les jours sont une ressource limitée et qu'il vaut mieux protéger ceux qu'on a. Ce genre de jour ne tient pas à ce qu'on lui lance des défis, ne tient pas à ce qu'on tire à pile ou face, ou qu'on ramasse une étrangère sur le bord de la route.

Au bout du compte, il s'est avéré que la première femme avait raison – c'était les femmes qui s'arrêtaient, qui déclaraient avec insistance qu'elles ne prenaient *jamais* d'auto-stoppeurs, seulement des

femmes qui tendaient le pouce, des demoiselles en détresse de locomotion – c'est ce qu'a dit la deuxième femme, et j'ai pensé, *Ouais, bien sûr, peu importe* – je n'allais pas prendre de gants avec qui que ce soit. Il n'y avait pas de raison. Elle rentrait chez elle de l'hôpital où elle était infirmière, alors je lui ai posé la question à laquelle je pensais depuis ce dernier jour au labo :

*Qu'est-ce qu'on fait du sang? Quand on en a fini avec, je veux dire.*

*Quel sang?* elle a demandé.

*Quand ils l'analysent. Quand ils font des analyses pour les maladies, ou les hormones, ou le cholestérol, ou n'importe quoi. Toutes ces éprouvettes de sang – qu'est-ce qu'on en fait?*

*Eh bien, on les jette. C'est un déchet dangereux.*

*Mais ça va où?*

*Dans un endroit sécurisé. D'abord dans des éprouvettes, puis dans un container de déchets dangereux, puis le container est enlevé par une entreprise. On le place dans un endroit sûr et sécurisé et plus personne n'y touche plus, jamais.*

Et cela a mis un terme à notre conversation. Nous n'avons plus rien dit jusqu'à ce qu'elle me dépose là où elle devait me déposer.

*Bonne chance, elle a dit, faites attention. Et méfiez-vous de ces types.*